

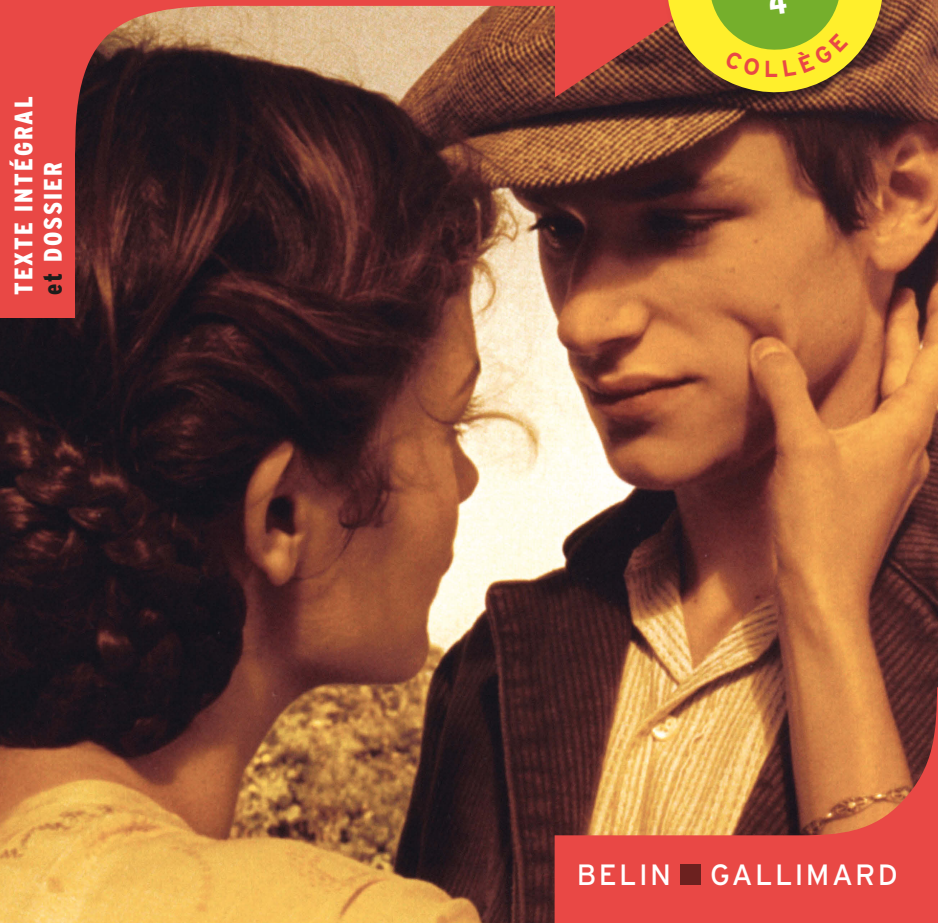
CLASSICOCOLLÈGE

Un long dimanche de fiançailles

Sébastien Japrisot

NOUVEAUTE
Cycle
4
COLLÈGE

TEXTE INTÉGRAL
et DOSSIER



BELIN ■ GALLIMARD

Un long dimanche de fiançailles

Première de couverture: Photo12/7e Art/2003 Productions.

Deuxième de couverture: [h, g] Photo Bruno Calvo; [h, d] Photo Bruno Calvo; [b] Photo Bruno Calvo.

Troisième de couverture: [h] Artothek/La Collection © Adagp, Paris 2023; [b] Artothek/La Collection © Adagp, Paris 2023.

Page 98: Adobe Stock/Philipimage.

Page 370: extrait de l'ouvrage « La guerre des Lulus », tome 5, « Le Der des der 1918 » de Régis Hautière & Hardoc © Casterman, « Avec l'aimable autorisation des auteurs et des Éditions Casterman ».

Page 384: Louis Monier-Gamma/Gamma-Rapho.

Page 390: Photo © Paris-Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais/image musée de l'Armée.

Page 400: Artothek/La Collection © Adagp, Paris 2023.

© Éditions Denoël, 1991, pour le texte.

© Belin Éducation/Humensis - Éditions Gallimard, 2023, pour l'introduction, les notes et le dossier pédagogique.

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris Cedex 14

Toutes les références à des sites Internet présentées dans cet ouvrage ont été vérifiées attentivement à la date d'impression. Compte tenu de la volatilité des sites et du détournement possible de leur adresse, les éditions Belin Éducation et les éditions Gallimard ne peuvent en aucun cas être tenues pour responsables de leur évolution. Nous appelons donc chaque utilisateur à rester vigilant quant à leur utilisation.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » [article L. 122-5]; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » [article L. 122-4].

La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au C.F.C. (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN 979-10-358-3026-7

CLASSICOCOLLÈGE

Un long dimanche de fiançailles

SÉBASTIEN JAPRISOT

Dossier par Sarah Gaziello

Certifiée de lettres modernes

BELIN ■ GALLIMARD

Sommaire

Introduction	7
Samedi soir	9
Bingo Crépuscule	31
La veuve blanche	63
Arrêt sur lecture 1	93
<i>Découvrir la mise en place de l'intrigue</i>	
Le beau temps d'avant	105
Les petits sous de la reine Victoria	127
Le coffret en acajou	149
La femme prêtée	171
Arrêt sur lecture 2	199
<i>Étudier les différents éléments de l'enquête</i>	
Les mimosas d'Hossegor	211
La terreur des armées	243
La tranchée d'en face	267
Les amoureux de la Belle de Mai	283
Les tournesols du bout du monde	299
Lieutenant-général Byng au Crépuscule	325
Lundi matin	337
Arrêt sur lecture 3	341
<i>Analyser le destin des personnages</i>	

Arrêt sur l'œuvre

Des questions sur l'ensemble de l'œuvre	352
Des mots pour mieux s'exprimer	357
L'argot des tranchées	
Lexique des grades militaires	
À vous de créer	359

Groupements de textes

Groupement 1. Dénoncer l'absurdité de la guerre	361
Groupement 2. L'attente amoureuse	373
→ Questions sur les groupements de textes	382

Autour de l'œuvre

Interview imaginaire de Sébastien Japrisot	384
Contexte historique et culturel	387
Repères chronologiques	391
Les grands thèmes de l'œuvre	392
Raconter la guerre	
Une enquête policière et amoureuse	

Vers l'écrit du Brevet

397

Fenêtres sur...

404

Des ouvrages à lire, des films à voir,
des œuvres d'art à découvrir, des chansons
à écouter et des sites Internet à consulter

Introduction

Sébastien Japrisot, passionné de cinéma et de littérature, imagine chacun de ses romans comme un scénario de film, mêlant histoires d'amour et enquêtes policières, et plaçant des personnages féminins forts au cœur de l'action. Dans *Un long dimanche de fiançailles*, publié en 1991, et adapté au cinéma par Jean-Pierre Jeunet en 2004, l'auteur met en scène la jeune Mathilde, qui tente avec beaucoup de détermination de retrouver son fiancé, Manech. Soldat dans les tranchées françaises de la Première Guerre mondiale, ce dernier a été condamné à mort pour mutilation volontaire, mais Mathilde est persuadée qu'il est encore vivant et part donc à sa recherche.

Sébastien Japrisot a ajouté une dimension historique à son œuvre : ses recherches approfondies et minutieuses ont permis de décrire avec beaucoup de justesse la vie quotidienne des poilus dans la guerre des tranchées.

Le récit dévoile peu à peu des indices, à travers des lettres d'anciens soldats ou de leurs proches, et nous tient en haleine jusqu'au dénouement.

Sébastien Japrisot dénonce avec force l'absurdité de la guerre. Il a reçu le prix Interallié en 1991 pour cette œuvre.

« Je vois personne sur la route », dit Alice.
« Comme je voudrais avoir d'aussi bons yeux », remarqua
le Roi d'un ton amer. « Voir Personne ! Et à cette distance
encore ! Moi, tout ce que je suis capable de voir, sous
cette lumière, c'est des gens ! »

Lewis Carroll, *De l'autre côté du miroir*.

Samedi soir

Il était une fois cinq soldats français qui faisaient la guerre, parce que les choses sont ainsi.

Le premier, jadis aventureux et gai, portait à son cou le matricule¹ 2124 d'un bureau de recrutement de la Seine. Il
5 avait des bottes à ses pieds, prises à un Allemand, et ces bottes s'enfonçaient dans la boue, de tranchée en tranchée, à travers le labyrinthe abandonné de Dieu qui menait aux premières lignes².

L'un suivant l'autre et peinant à chaque pas, ils allaient tous les cinq vers les premières lignes, les bras liés dans le dos. Des
10 hommes avec des fusils les conduisaient, de tranchée³ en tranchée – floc et floc des bottes dans la boue prises à un Allemand –, vers les grands reflets froids du soir par-delà les premières lignes, par-delà le cheval mort et les caisses de munitions perdues, et toutes ces choses ensevelies sous la neige.

15 Il y avait beaucoup de neige et c'était le premier mois de 1917 et dans les premiers jours.

Le 2124 avançait dans les boyaux⁴ en arrachant, pas après pas, ses jambes de la boue, et parfois l'un des bonhommes l'aidait en le tirant par la manche de sa vieille capote⁵, changeant

1. **Matricule** : numéro inscrit dans un registre et correspondant au nom des personnes qui entrent dans l'armée.

2. **Premières lignes** : lignes directement face à l'adversaire.

3. **Tranchée** : fossé long et étroit creusé par les soldats pour se protéger de l'ennemi.

4. **Boyaux** : fossés étroits et sinueux permettant l'accès aux tranchées parallèles.

5. **Capote** : grand manteau militaire.

20 son fusil d'épaule, le tirant par le drap¹ de sa capote raidie, sans un mot, l'aidant à soulever une jambe après l'autre hors de la boue.

Et puis des visages.

25 Il y avait des dizaines et des dizaines de visages, tous alignés du même côté dans les boyaux étroits, et des yeux cernés de boue fixaient au passage les cinq soldats épuisés qui tiraient tout le poids de leur corps en avant pour marcher, pour aller plus loin vers les premières lignes. Sous les casques, dans la lumière du soir par-delà les arbres tronqués², contre les murs de terre per-
30 verse, des regards muets dans des cernes³ de boue qui suivaient un instant, de proche en proche, les cinq soldats aux bras liés avec de la corde.

Lui, le 2124, dit l'Eskimo, dit aussi Bastoche⁴, il était menuisier, au beau temps d'avant, il taillait des planches, il les rabotait, il
35 allait boire un blanc sec entre deux placards pour cuisine – un blanc chez Petit Louis, rue Amelot, à Paris –, il enroulait chaque matin une longue ceinture de flanelle⁵ autour de sa taille. Des tours et des tours et des tours. Sa fenêtre s'ouvrait sur des toits d'ardoise et des envols de pigeons. Il y avait une fille aux che-
40 veux noirs dans sa chambre, dans son lit, qui disait – qu'est-ce qu'elle disait ?

Attention au fil.

Ils avançaient, la tête nue, vers les tranchées de première ligne, les cinq soldats français qui faisaient la guerre, les bras liés avec
45 de la corde détrempeée⁶ et raidie comme le drap de leur capote, et sur leur passage, quelquefois, une voix s'élevait, une voix tranquille, jamais la même, une voix neutre qui disait attention au fil.

1. **Drap** : étoffe en laine très résistante.

2. **Tronqués** : coupés.

3. **Cernes** : traces.

4. **Bastoche** : nom familial donné au quartier de la Bastille, à Paris.

5. **Flanelle** : tissu de laine doux.

6. **Détrempeée** : mouillée.

Il était menuisier, il était passé en conseil de guerre¹ pour mutilation volontaire², on avait trouvé des morsures de poudre³ sur sa main gauche blessée, on l'avait condamné à mort. Ce n'était pas vrai. Il avait voulu arracher de sa tête un cheveu blanc. Le fusil, qui n'était même pas le sien, était parti tout seul, parce que de la mer du Nord aux montagnes de l'Est, depuis longtemps, les labyrinthes creusés par les hommes n'abritaient plus que le diable. Il n'avait pas attrapé le cheveu blanc.

En 15⁴, on lui avait donné une citation et de l'argent pour des prisonniers. Trois. Le premier en Champagne⁵. Les mains levées, ouvertes, une mèche jaune sur un œil, vingt ans, et il parlait français. Il disait – qu'est-ce qu'il disait?

Attention au fil.

Les deux autres étaient restés près d'un des leurs qui achevait de mourir, n'importe quoi dans le ventre, des éclats de feu, des éclats de soleil, des éclats. Sous une carriole⁶ à moitié incendiée, avec leurs calots⁷ gris bordés de rouge, se traînant sur les coudes, leurs calots pas tombés, soleil ce jour-là, camarade. C'était où? Au fin fond de l'été 15, quelque part. Une fois, il était descendu d'un train dans un village et, sur le quai de la gare, il y avait un chien qui aboyait, aboyait contre les soldats.

Le 2124 était vif et robuste⁸, avec les fortes épaules de l'homme de peine qu'il avait été dans sa jeunesse, quand il était parti, aventureux et gai, en Amérique, des épaules de bûcheron, de

1. **Conseil de guerre**: tribunal qui exerce une justice militaire.

2. **Mutilation volontaire**: blessure corporelle que le soldat s'inflige à lui-même lors de la guerre dans le but de se libérer des obligations militaires. Lorsque les soldats étaient blessés, ils pouvaient être soignés et rentrer chez eux.

3. **Morsures de poudre**: traces de poudre provenant d'une arme à feu.

4. Ici, 1915.

5. **Champagne**: région de France située dans le Nord-Est; lieu de bataille lors de la Première Guerre mondiale.

6. **Carriole**: véhicule à deux roues souvent couvert d'une bâche servant au transport des personnes ou des marchandises.

7. **Calots**: chapeaux militaires.

8. **Robuste**: fort.

charretier¹, de chercheur d'or, qui le faisaient paraître plus petit. Il avait maintenant trente-sept ans, presque jour pour jour, il croyait à toutes ces choses qu'on lui avait dites pour justifier
 75 le malheur et qui sont ensevelies sous la neige, il avait pris ses bottes à un ennemi qui n'en avait plus besoin, pour remplacer, bien bourrées de paille ou de papier journal, ses vieux godillots² pendant les nuits de veille, on l'avait condamné dans une école pour mutilation volontaire, et une autre fois aussi, malheureu-
 80 sement, parce qu'il était saoul et qu'il avait fait une bêtise avec des camarades, mais la mutilation, ce n'était pas vrai. On l'avait cité³, il faisait de son mieux comme les autres, il ne comprenait plus ce qui lui arrivait. Il marchait le premier des cinq parce qu'il était le plus âgé, dans des boyaux inondés, ses larges épaules
 85 tendues en avant, sous des regards cernés de boue.

Le deuxième soldat aux bras liés avec de la corde était le 4077 d'un autre bureau de la Seine⁴. Il gardait encore une plaque avec ce numéro sous sa chemise mais tout le reste, signes et insignes⁵, et même les poches de sa veste et de sa capote, lui avait été arraché
 90 comme à ses compagnons. Il avait glissé, à l'entrée des boyaux, et ses vêtements trempés le glaçaient jusqu'au cœur, mais peut-être n'était-ce qu'un mal pour un bien car le froid avait engourdi⁶ la douleur de son bras gauche, qui le tenait sans repos depuis plusieurs jours, et son esprit aussi, en sommeil de la peur, qui
 95 n'entrevoit plus ce vers quoi il marchait, sinon comme la fin d'un mauvais rêve.

Il était caporal, avant ce rêve, parce qu'il en fallait un et que ceux de sa section⁷ avaient voulu qu'il le soit, mais il détestait

1. **Charretier**: personne qui conduit une charrette.

2. **Godillots**: chaussures (familier).

3. **On l'avait cité**: on l'avait condamné.

4. **Bureau de la Seine**: bureau de l'armée qui recrute des soldats résidant dans le Bassin parisien.

5. **Insignes**: marques distinctives de grades dans l'armée.

6. **Engourdi**: calmé, anesthésié.

7. **Section**: groupe de soldats.

les grades. Il avait la certitude qu'un jour les hommes seraient
100 libres et égaux entre eux, les soudeurs avec tous les autres. Il était
soudeur à Bagneux, près de Paris, il avait une femme, deux filles,
et des phrases merveilleuses dans la tête, des phrases apprises
par le cœur qui parlaient de l'ouvrier, partout dans le monde,
et qui disaient – oui, il savait bien, depuis plus de trente ans, ce
105 qu'elles disaient, et son père, qui lui avait raconté si souvent le
temps des cerises¹, le savait aussi.

Il savait depuis toujours – son père, qui le tenait de son père,
lui avait mis ça dans le sang – que les pauvres font de leurs mains
les canons pour se faire tuer mais que ce sont les riches qui les
110 vendent. Il avait essayé de le dire aux cantonnements², dans des
granges, dans des cafés de village, quand la patronne allume les
lampes à pétrole et que les gendarmes vous supplient de rentrer,
vous êtes tous des braves gens, soyez raisonnables, rentrez. Il
ne parlait pas bien, il n'expliquait pas bien. Et il y avait tant de
115 misère, chez les bonhommes, et le vin qui est le compagnon de
la misère abrutissait tant leur regard qu'il savait encore moins
comment les atteindre.

Quelques jours avant Noël, alors qu'il montait en ligne³, le
bruit avait couru de ce que certains avaient fait. Il avait chargé
120 son fusil et il s'était tiré une balle dans la main gauche, très vite,
sans regarder, sans se donner le temps de réfléchir, juste pour
être avec eux. Dans cette salle de classe où on l'avait condamné,
ils étaient vingt-huit à avoir agi de la même façon. Il était content,
oui, content et presque fier qu'il y en ait eu vingt-huit. Même
125 s'il ne devait pas le voir, puisque le soleil se couchait pour la
dernière fois, il savait qu'un jour viendrait où les Français, les

1. **Le temps des cerises** : référence à la chanson *Le Temps des cerises* (1866), hymne révolutionnaire et chanson d'amour. Paroles de Jean-Baptiste Clément (1866) et musique d'Antoine Renard (1868).

2. **Cantonnements** : campements où s'installent les troupes militaires.

3. **Montait en ligne** : allait au combat.

Allemands et les Russes – « et la calotte¹ avec nous », il disait –, un jour viendrait où plus personne ne voudrait se battre, jamais, pour rien. Enfin, il le croyait. Il avait les yeux bleus, de ce bleu
 130 très pâle piqué de tout petits points rouges qu’ont quelquefois les soudeurs.

Le troisième venait de la Dordogne² et portait sur sa plaque de poitrine le numéro 1818. Quand on le lui avait attribué, il avait balancé la tête avec une sensation bizarre, parce qu’il était de
 135 l’Assistance³ et que, dans les centres où il passait, étant enfant, son casier au réfectoire ou au dortoir était toujours le 18. Il marchait, depuis qu’il savait le faire, d’un pas lourd, encore alourdi par la boue de la guerre, tout en lui était lourd et patient et obstiné. Lui aussi, il avait chargé son fusil et il s’était tiré une balle dans
 140 la main – la droite, il était gaucher – mais sans fermer les yeux. Au contraire, il avait apporté à toute l’affaire un regard appliqué, hors du monde, ce regard que nul ne connaît d’un autre car il est celui de la solitude, et il y avait longtemps que le 1818 menait sa propre guerre, et tout seul.

145 Attention au fil.

Le 1818 était certainement des cinq soldats le plus brave et le plus redoutable. Pendant trente mois d’armée, il n’avait jamais fait parler de lui, il n’avait jamais rien dit de lui à personne. On l’avait pris dans sa ferme, un matin d’août, on l’avait mis dans
 150 un train, on lui avait donné sa vie à garder, pour revenir, il ne comprenait rien d’autre. Une fois, il avait étranglé un officier de sa compagnie. C’était sur la Woèvre⁴, pendant une offensive⁵. Personne ne l’avait su. Il l’avait étranglé, avec ses deux mains,

1. **Calotte** : clergé (familier), en référence au petit bonnet rond qui couvre le sommet de la tête des membres du clergé.

2. **Dordogne** : département situé dans le Sud-Ouest de la France.

3. **L’Assistance** : on parle ici de l’Assistance publique. Créée à Paris en 1849, l’Assistance publique recueillait les enfants abandonnés et les prenait en charge.

4. **Woèvre** : plaine en Lorraine.

5. **Offensive** : attaque.

155 en lui écrasant la poitrine d'un genou, il avait ramassé son fusil, il avait couru, plié sous des gerbes¹ de feu, et puis voilà.

Il avait une femme, enfant trouvé elle aussi, dont il se rappelait depuis qu'il était loin la douceur de la peau. C'était comme une déchirure dans son sommeil. Et souvent il se rappelait des perles de sueur sur sa peau, quand elle avait travaillé avec lui tout le jour, et ses pauvres mains. Les mains de sa femme étaient dures et crevassées² comme celles d'un homme. À la ferme, ils avaient employé jusqu'à trois journaliers³ en même temps, qui ne ménageaient pas leurs efforts, mais tous les hommes, partout, avaient été emmenés à la guerre, et sa femme, qui avait
165 vingt et un ans, neuf de moins que lui, était la seule à tenir.

Il avait aussi un petit garçon, qu'il lui avait fait pendant sa première permission⁴, auquel il devait la seconde, qui marchait déjà d'une chaise à l'autre, qui était fort comme lui, avec la douceur de peau de sa mère, et qu'ils avaient appelé Baptistin.
170 En trente mois, il avait eu ces deux permissions, plus une sans papiers qui ne l'avait pas mené plus loin que la gare de l'Est, à Paris, parce que ce n'était pas possible, mais sa femme, qui savait à peine lire ou écrire, avait compris à mille kilomètres de lui ce qu'il fallait faire et il avait pleuré pour la première
175 fois de sa vie. Il n'avait jamais pleuré, il ne se rappelait pas une larme depuis son premier souvenir – un platane, l'écorce, l'odeur d'un platane – et sans doute, avec de la chance, il ne pleurerait jamais plus.

180 Le troisième était le seul des cinq soldats condamnés qui croyait encore à la chance et qu'on ne les fusillerait pas. Il se disait que, pour les fusiller, on n'aurait pas pris la peine de les traîner sur un autre front et jusqu'aux premières lignes. Le village de leur

1. **Gerbes** : jets, jaillissements.

2. **Crevassées** : fissurées.

3. **Journaliers** : ouvriers agricoles payés à la journée.

4. **Permission** : autorisation d'absence, congé, pour un militaire.

procès était dans la Somme¹. Ils étaient quinze au départ, pour qui les circonstances n'atténuaient rien, et puis dix, et puis cinq. À chaque halte, on en perdait dont on ignorait le sort. Ils avaient
 185 roulé une nuit dans un train, un jour dans un autre, on les avait fait monter dans un camion et dans un autre. Ils allaient vers le sud, puis vers le couchant, puis vers le nord. Ensuite, quand ils n'étaient plus que cinq, ils avaient marché sur une route, escortés
 190 par des dragons² bien contrariés d'être là, on leur avait donné de l'eau, des biscuits et refait leurs pansements dans un village en ruine, il ne savait plus où il se trouvait.

Le ciel était blanc et vide, l'artillerie³ s'était tue. Il faisait très froid et, hors de la route boueuse, crevassée par la guerre, qui
 195 traversait ce village sans nom, tout était sous la neige, comme dans les Vosges. Mais on ne voyait nulle part de montagnes, comme dans les Vosges. Ni de ravins ni de crêtes à crever les bonhommes, comme en Argonne⁴. Et la terre qu'il avait prise dans sa main de croquant⁵ n'était pas celle de la Champagne ni
 200 de la Meuse. C'était autre chose, que le bon sens se refusait de reconnaître, et il lui avait fallu, pour y croire, un vieux bouton d'uniforme poussé à ses pieds par celui qui le suivait maintenant dans les boyaux étroits : ils étaient revenus dans la zone d'où ils étaient partis, là où se font tuer les gens de Terre-Neuve⁶, aux
 205 confins de l'Artois et de la Picardie. Seulement voilà, pendant les soixante-douze heures où ils avaient été emportés au loin, la neige était tombée, lourde et silencieuse, patiente comme lui, et elle avait tout recouvert, les plaies ouvertes dans les champs,

1. **Somme** : département situé dans le nord de la France, lieu de combat lors de la Première Guerre mondiale.

2. **Dragons** : officiers de cavalerie.

3. **Artillerie** : matériel de guerre.

4. **Argonne** : région située à l'est du Bassin parisien.

5. **Croquant** : paysan.

6. **Terre-Neuve** : île de l'Atlantique située au nord-est de l'Amérique du Nord. Cette colonie britannique deviendra une province canadienne en 1949.

la ferme incendiée, le tronc des pommiers morts et les caisses
210 de munitions perdues.

Attention au fil.

Celui qui le suivait dans les boyaux, le quatrième des cinq sol-
dats sans casque, ni insigne, ni numéro de régiment, ni poche
de veste ou de capote, ni photo de famille, ni croix de chrétien,
215 étoile de David ou croissant d'islam¹, ni rien qui puisse faire feu
plus grand que cœur qui bat, celui-là, le matricule 7328 d'un
bureau des Bouches-du-Rhône, né à Marseille parmi les émigrés
italiens de la Belle de Mai², s'appelait Ange. De l'avis de tous
ceux qui avaient pu le connaître, à un moment ou à un autre
220 des vingt-six années qu'il avait vécues sur la terre des hommes,
jamais prénom n'avait été plus mal porté.

Il était presque aussi beau que les anges, pourtant, et plaisant
aux femmes, même de vertu³. Il avait la taille svelte⁴, les muscles
longs, les yeux plus noirs et plus mystérieux que la nuit, deux
225 fossettes autour de son sourire, une autre à son menton, le nez
juste assez napolitain pour se rengorger⁵ dans sa compagnie
d'un dicton de garnison⁶ – « Gros pif, gros paf⁷ » – et les che-
veux drus, la moustache princière, l'accent plus doux qu'une
chanson, l'air surtout de l'un à qui l'amour est dû. Mais qui
230 avait sombré dans son regard de miel, éprouvé son égoïsme de
marbre pouvait le dire : il était sournois, tricheur, discutailleur,
chapardeur, cafardeur, peureux rien qu'à l'idée, faux à jurer
sur la tête de sa mère morte, tireur dans le dos, traficoteur de

1. Symboles des religions juive (étoile de David) et musulmane (croissant d'Islam).

2. **La Belle de Mai** : quartier de Marseille.

3. **Femmes [...] de vertu** : par opposition à « femmes de petite vertu », expression employée pour désigner les prostituées.

4. **Svelte** : mince.

5. **Se rengorger** : faire l'important.

6. **Garnison** : militaires.

7. **Paf** : sexe masculin.

Un long dimanche de fiançailles au cinéma



Mathilde (Audrey Tautou) et Célestin Poux (Albert Dupontel) dans *Un long dimanche de fiançailles*, film de Jean-Pierre Jeunet, 2004. ➡ Voir lecture d'images p. 349.



Manech (Gaspard Ulliel) et Mathilde (Audrey Tautou) dans *Un long dimanche de fiançailles*, film de Jean-Pierre Jeunet, 2004. ➡ Voir lecture d'images p. 349.



Célestin Poux (Albert Dupontel), caporal Kléber Bouquet (Jérôme Kircher), 2^e classe Benoît Notre-Dame (Clovis Cornillac) et Manech Langonnet (Gaspard Ulliel) dans *Un long dimanche de fiançailles*, film de Jean-Pierre Jeunet, 2004. ➡ Voir lecture d'images p. 349.

Un long dimanche de fiançailles

Sébastien Japrisot

Notes, présentation et dossier
par Sarah Gaziello

La Première Guerre mondiale vient de prendre fin. Dans les Landes, Mathilde apprend que l'homme qu'elle aime et attend a été condamné à mort sur le front. Mais elle refuse de croire à sa disparition... Obstinée, elle se lance à sa recherche, aidée par ses proches et un détective privé, mais surtout guidée par l'espoir de revoir son bien-aimé vivant. Un sublime roman d'amour sur fond historique.

Recommandé pour le cycle 4 en
Agir dans la cité :
individu et pouvoir
3^e

- Le texte intégral de l'œuvre accompagné de notes de bas de page

- Des questionnaires progressifs

- Des exercices de vocabulaire

- Des activités d'expression orale

- Des travaux d'écriture

- Des activités numériques

- Des activités 

- Une interview imaginaire de Sébastien Japrisot

- Les grands thèmes de l'œuvre

1. Raconter la guerre
2. Une enquête policière et amoureuse

- Deux groupements de textes

1. Dénoncer l'absurdité de la guerre
2. L'attente amoureuse



Découvrez la version epub
dans les librairies numériques

www.collection-classico.com